

## *Apparitions*

*Qu'on le sente ou non, qu'on le veuille ou non, une solidarité universelle unit tous les gestes et toutes les images des hommes.*

*Elie Faure*

### *Espace*

La scène visible est un rivage. Le sable, la mer, le ciel, l'horizon.

Si l'on naviguait jusqu'à aborder l'autre rive du côté d'Ostie, et que l'on se retournât vers le large, on se trouverait au-devant d'un théâtre analogue. On aurait franchi l'invisible, le fond commun à ces deux théâtres, qui les joint dans l'atmosphère, la force de rayonnement qui de part ou d'autre déploie et mesure leur étendue. On aurait traversé un milieu infiniment mobile, l'espace.

Un homme est assis dans un fauteuil qui s'enfonce un peu dans le sable. Une jeune femme vient vers lui dans un contre-jour cristallin, sortant des flots comme Aphrodite. Sur le dossier du fauteuil, une simple bande de tissu tendue par le poids de son occupant, ces mots imprimés : "la mer, la poésie".

Il advient que dans la série des photographies quelques-unes coupent la scène à la verticale et qu'il semble ainsi qu'elles nous projettent sur une de ces lignes qui composent sur le sable, la mer ou dans le ciel les trois plans du lieu, sa légère ébullition dans la lumière.

Contre l'écume, à la limite que l'eau découvre et imprègne d'ombre - la photo est à l'horizontale – deux hommes portant casquette et une femme, dans des sièges similaires disposés à la file et selon le même angle, comme sur le banc de nage d'une embarcation

imaginaire. Trois humains héliotropes tenant chacun un livre ouvert devant lui. *On dirait, ce sont les propos du photographe, qu'ils lisent le même livre.*

On éprouve soudainement que le rectangle de la photographie, comme un navire fait de ciel, de mer et de sable, à la rencontre du soleil s'incline et plonge, et suscite intempestivement hors de son cadre une nuit sensible, un reflet de l'univers.

On dirait que le rectangle du livre qui fige les lecteurs dans une même attitude, les informe sur les conditions de ce voyage intersidéral et que la destination est enfin celle qu'ils désiraient plus que toute autre.

Promeneurs, lecteurs, dormeurs, acrobates, nageurs. Le protagoniste des photographies de Jean-François Agostini est sans conteste l'humain dans le jeu inné, spécifique de ses apparitions, sur une scène qui n'est telle que parce qu'elle les favorise, au cœur de la saison qui les permet.

*Il y a pourtant des objets,*

des répétitions de formes qui avouent un désir de sens inconnaissable, des géométries naïves, accidentelles, des solitudes réunies. Un avion à basse altitude saisi entre deux palpitations. Un bateau hors de son élément, sanglé et suspendu.

Une vingtaine de chapeaux disposés en carré sur le sable, autant de bracelets-montres que la main du vendeur africain, chaman de ces lieux, agite comme le hochet sacré de sa fonction, et dont le scintillement pâle, translucide, aux couleurs du prisme, comme radiographié par la lumière nue, s'égare dans l'éternité du cadrage photographique.

Il y a cet écriteau : "la mer, la poésie". Au-dessous une affiche annonce un spectacle de cirque.

Il y a des animaux aussi, chiens, corneilles, chevaux. Il y a un bois flotté qui figure la tête et l'encolure du cheval.

Un arc en ciel éclate sur le plomb bleu et souple de la mer:

La mystérieuse unité du tout, le sentiment bouleversant d'une continuité à vif dans chaque manifestation du visible, sur cette seule scène, et selon toutes les formes, d'où vient qu'au fil de ces images, de leur simplicité réitérée, on les éprouve si fortement ?

*Hiéroglyphes*

Un homme et trois femmes enjambent les vagues à la course, une commune sollicitation les fait se poursuivre au long du rivage. C'est un seul mouvement pour chaque corps, un seul équilibre dans l'éclaboussement où se matérialise la lumière.

*Le peintre*, dit Merleau-Ponty, *prend la suite de la perception*.

Ce qui à l'examen pourrait être perçu comme un défaut de style de ces photographies que rien ne semble désigner qui ne soit de l'ordinaire des vacances estivales, ou qui n'appartienne au registre du souvenir documentaire, cela, leur simplicité, consiste précisément à nous reporter à l'état premier de la perception, à nous rendre sensible non à une *suite*, non à l'interprétation ou la conclusion qu'un style aurait eu en son pouvoir sinon d'affirmer, du moins de suggérer, mais bien vraiment à la plus flagrante absence de suite. Absence ou puissance si apte à l'évocation d'elle-même qu'il faut admettre que notre regard lui doit son plaisir et que notre joie n'a pas d'autre source que dans la reconnaissance de ce suspens. Cette évidence est l'espace, la lumière même. La lumière qui se respire et descend par les poumons dans le cœur où, sous l'espèce du sang, elle est martelée selon le rythme de l'inquiétude, ou de l'apaisement, de l'effort ou du sommeil, l'espace auquel les corps dans ces images se confient en une mystérieuse harmonie dont ils sont le chiffre inintelligible. C'est pourquoi chaque photographie se propose à la fois comme un système de signes et un vertige. Et c'est pourquoi elles se relient l'une à l'autre, sans ordre mais pour ainsi dire naturellement, faisant la preuve d'un continuum qu'elles ne montrent pas et d'une vision qui touche par sa limite à son destin, l'invisible.

### *Species*

Le cadre, la visée, augmentent la surface qu'ils saisissent et ce qui s'y produit, d'une perception du temps, comme une attente, et celle-ci a correspondu à une sensation du lieu éprouvée simultanément, en tant qu'ils sont humains, par le photographe et le sujet qui en ignore la présence, mais se sent autrement surveillé par une entité plus vaste et supérieure parce qu'elle le précède, la lumière.

Cette surveillance, ce regard, est précisément ce qui sollicite le photographe, ce dont il reconnaît les effets. Dans l'instant, la plus haute intensité de sens que la vie puisse *naturellement exprimer* se révèle à lui en un mystère où, une limite atteinte, se représente l'énigmatique équivalence entre sensation et image. La sensation *réalisant* alors la forme humaine à l'intention de cette forme même en une *image vécue* que le photographe capte et enregistre.

Il n'y a pas d'autres règles à la composition des photographies de Jean-François Agostini, que cette reconnaissance d'un soudain épanouissement de ce qui semblait attendre en notre nature. Peu importe la place que la société nous assigne ou que nous croyons avoir voulue. Ce qui importe est la vision sur elle-même réflexive de ce que nous sommes, car la nécessité d'expression, inhérente à notre nature, s'y montre figurée.





















